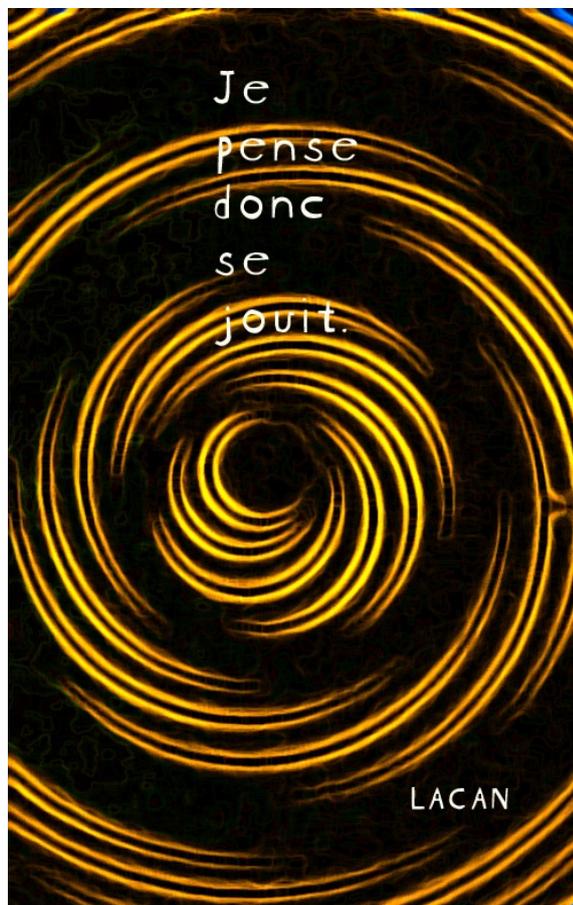


SÉMINAIRE 2014-2015

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième (XI)

**Transcription de l'intervention de
Christian DUBUIS SANTINI**

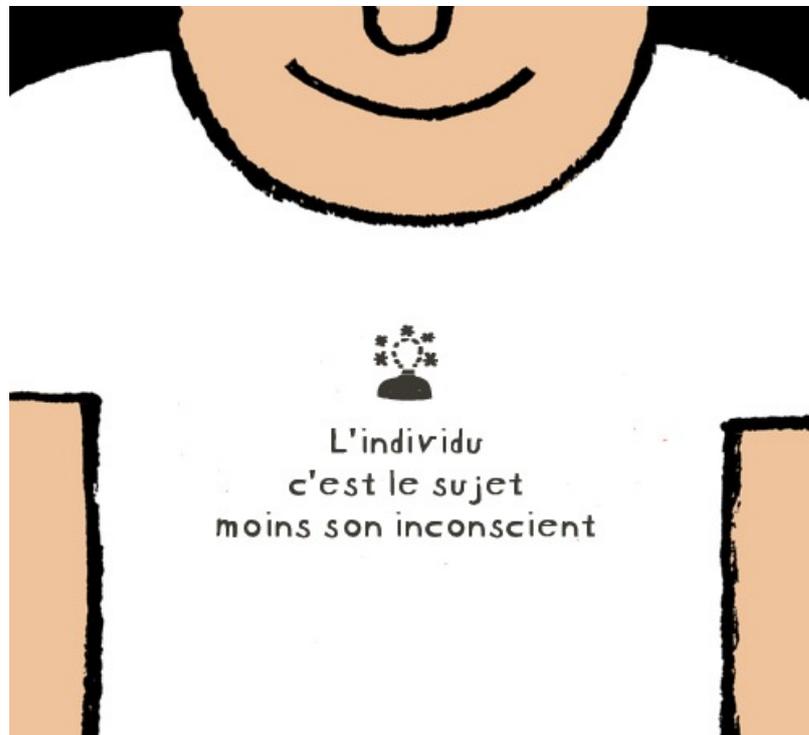


Septembre 2014

Transcription : Cécile CRIGNON
Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

Je voudrais quand même essayer de ramener ça à des considérations peut-être mnémotechniques disons un peu plus simples sans être simplistes, c'est-à-dire que ce qui motive, je crois, la rigueur lacanienne dans son choix terminologique c'est que **l'individu**, étymologiquement, c'est quelque chose qui n'est pas divisé — *individu*, ça veut dire « qui n'est pas divisé » — alors que **le sujet**, lui :

Le sujet, par essence, est divisé.



De ramener *l'individu* dans une équivalence au *sujet* demande à Lacan de passer par quelque chose qui va être ce terme de **parlêtre** et qui n'est pas encore en usage parce que ça a du mal à prendre. Le fait que *le sujet* est quelque chose de très ancien, c'est *Hypokeimenon* en grec — il faut lire peut-être le livre de Foucault, son cour au Collège de France, parce que même pour ceux qui ont du mal avec des textes un peu difficiles, ça, c'est quand même très facile à lire :

L'herméneutique du sujet. Et donc, c'est l'histoire de ce sujet-là.

Le **sujet lacanien** ce n'est justement pas ça, puisque :

**Le sujet lacanien
est un effet du signifiant.**



C'est une réponse du réel au fait que même le corps lui-même est pris dans le signifiant.

Ce sujet-là, évidemment, est inaudible puisque tout le monde se rabat sur « mais oui ! bien sûr ! On sait ce que c'est qu'un sujet, c'est quelqu'un, etc. » Mais non, ce n'est pas ça !

Ce n'est justement pas quelqu'un, un sujet, puisque c'est un effet du signifiant et qu'il ne correspond jamais à un signifiant puisqu'il est entre-deux.

Donc ça, c'est le premier élément.

Après, je voudrais articuler, essayer en tout cas, le passage justement :

⇨ du **symptôme**

⇨ au **sinthome**

Il y a quand même une étape. Au départ, la cure analytique est censée *résoudre* le symptôme. Mais, au bout d'un certain temps de pratique :

Il s'avère que le symptôme résiste, qu'il y a quelque chose dans le symptôme qui résiste et qui n'arrive pas à être résolu.

Et c'est là où justement s'éprouve le symptôme
comme une jouissance.

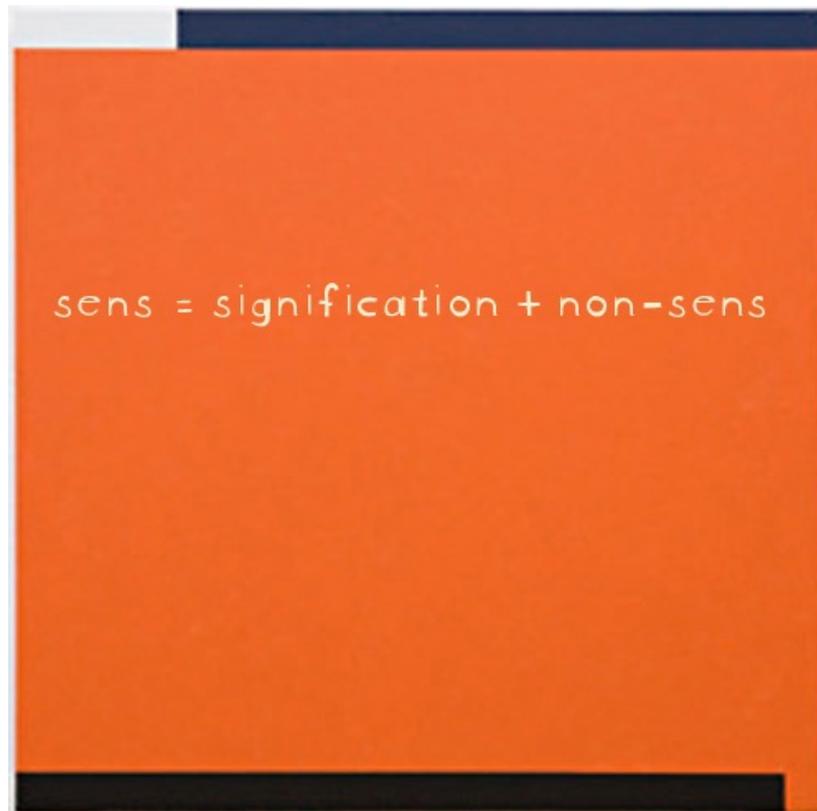
Cette jouissance-là, c'est ce dont il est le plus difficile de se défaire. C'est là où le sinthome fait son apparition, où il y a une positivation du symptôme en sinthome qu'est le « tu es cela » des Upanishad :

Le « tu es cela »
c'est le sinthome.

Donc, puisque l'extrait qu'on va entendre commence par « Mon *se jouit* d'introduction », là, ça nous renvoie justement à la notion de **jouissance** — donc on a vu au départ qu'*il faut avoir un corps pour jouir* —, mais qu'en fait, on la vu l'an dernier, la **jouissance phallique**, c'est la jouissance du blabla, c'est la jouissance de la parole, et donc ça, ça va être le début de l'extrait que l'on va voir.

Le sujet est divisé, mais il est divisé entre quoi et quoi ? Très simplement :

Le sujet est divisé entre le sens et le non-sens.



Le fait qu'il soit entre deux signifiants fait qu'il est absent de tout sens.

C'est pour cela qu'à Rome, le lieu de la religion par excellence, Lacan va mettre dans la conférence de presse préalable que :

La psychanalyse est la seule possibilité de combattre la puissance de faire du sens de la religion parce que la psychanalyse réintroduit la possibilité du non-sens.

Ça, c'est un problème de **logique**, c'est exactement la manière dont fonctionne **le sujet du signifiant**.

Il faut ramener aussi la notion de :

l'Autre

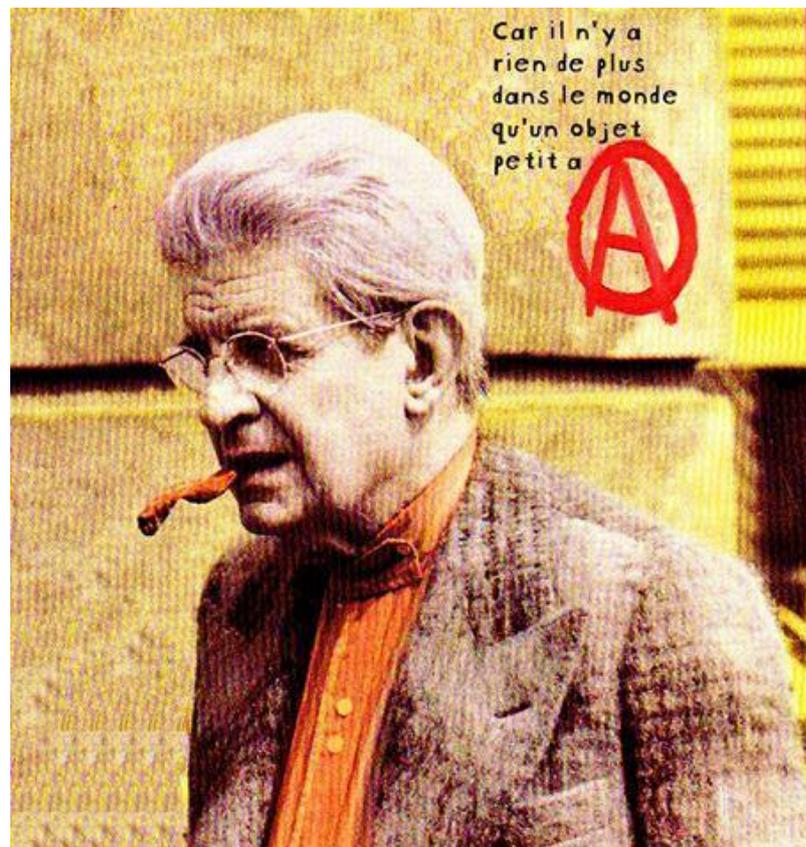


L'une des occurrences de l'Autre, c'est justement le partenaire inhumain, c'est-à-dire l'aspect inhumain qu'on reproche à Lacan.

Justement lui, il réintroduit cette notion-là — derrière laquelle il y a toutes sortes de concepts dont la divinité, etc. — lui, il permet de réarticuler sur un plan **logique** toute cette dimension-là de **l'altérité** et de **la jouissance**.

Sur un autre plan, on peut dire que :

**Lacan sauve la philosophie de son impasse
en inventant l'objet petit a.**



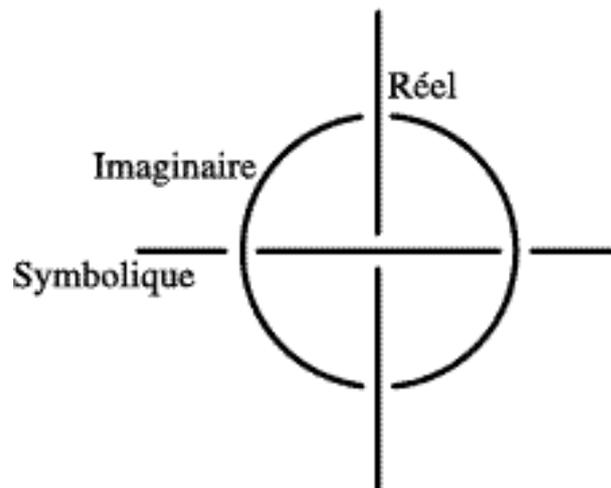
Il n'y a pas d'opposition puisqu'il considère Socrate comme le premier analyste.

LACAN : Mon *se jouit* d'introduction, ce qui pour vous en est le témoin, c'est que votre analysant présumé se confirme d'être tel à ceci qu'il revienne ; parce que, je vous le demande, pourquoi est-ce qu'il reviendrait, vu la tâche où vous le mettez, si ça ne lui faisait pas un plaisir fou ? Outre qu'en plus, souvent, enfin, il en remet, à savoir qu'il faut qu'il fasse encore d'autres tâches pour satisfaire à votre analyse. Il se jouit de quelque chose, et non pas du tout ce *je souis*, parce que tout indique, tout doit même par vous indiquer que vous ne lui demandez pas du tout simplement de *daseiner*, d'être là, comme moi je le suis maintenant, mais plutôt et tout à l'opposé de mettre à l'épreuve cette liberté de la fiction de dire n'importe quoi qui en retour va s'avérer être impossible, c'est-à-dire que ce que vous lui demandez, c'est tout à fait de quitter cette

position que je viens de qualifier du *Dasein* et qui est plus simplement celle dont il se contente. Il s'en contente justement de s'en plaindre, à savoir de ne pas être conforme à l'être social, à savoir qu'il y ait quelque chose qui se mette en travers. Et justement, de ce que quelque chose se mette en travers, c'est ça qu'il aperçoit comme symptôme, comme tel symptôme du réel. Alors en plus il y a l'approche qu'il fait de le penser, mais ça, c'est ce qu'on appelle le bénéfice secondaire, dans toute névrose.

Tout ce que je dis là n'est pas vrai forcément dans l'éternel ; ça m'est d'ailleurs complètement indifférent. C'est que c'est la structure même du discours que vous ne fondez qu'à reformer, voire réformer les autres discours, en tant qu'au vôtre ils ex-sistent. Et c'est dans le vôtre, dans votre discours que le *parlêtre* épuisera cette insistance qui est la sienne et qui dans les autres, les autres discours reste à court.

Alors où se loge ce ça se *jouit* dans mes registres catégoriques de l'imaginaire, du symbolique et du réel ? Voilà, il faut quand même pour que vous pigiez. Pour qu'il y ait nœud borroméen, regardez là ce qui est en haut. Pour qu'il y ait nœud borroméen ce n'est pas nécessaire que mes trois consistances fondamentales soient toutes toriques. Comme c'est peut-être venu à vos oreilles, vous savez qu'une droite peut être censée se mordre la queue à l'infini. Alors du symbolique, de l'imaginaire et du réel, il peut y avoir un des trois, le réel sûrement, qui lui se caractérise justement de ce que j'ai dit : de ne pas faire tout, c'est-à-dire de ne pas se boucler.



(figure 3)

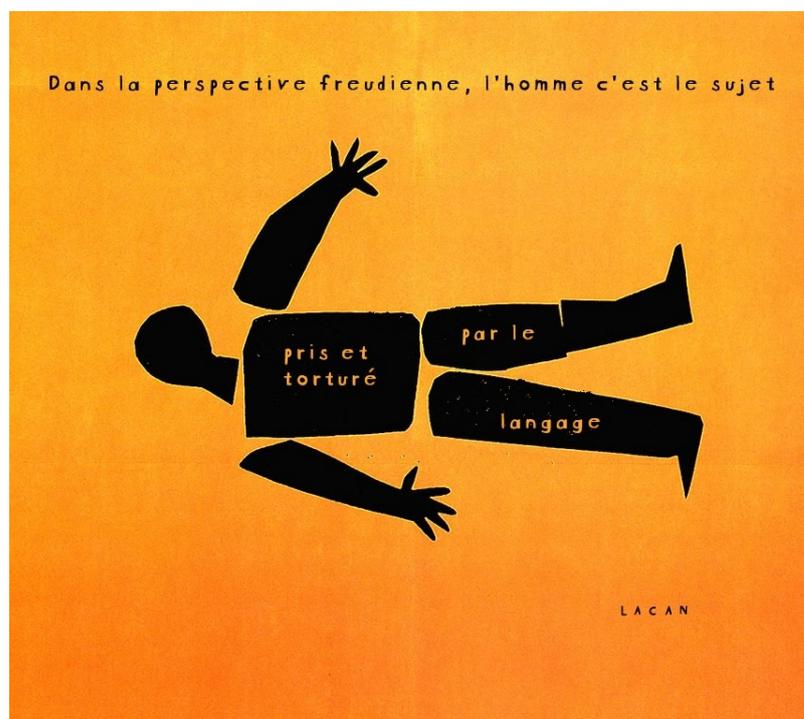
Supposez même que ce soit la même chose pour le symbolique. Il suffit que l'imaginaire, à savoir un de mes trois tores, se manifeste bien comme l'endroit où assurément on tourne en rond, pour qu'avec deux droites ça fasse nœud borroméen. Ce que vous voyez là en haut, ce n'est pas par hasard, peut-être, que ça se présente comme l'entrecroisement de deux Φ de l'écriture grecque. C'est peut-être bien aussi quelque chose qui est tout à fait digne d'entrer dans le cas du nœud borroméen. Faites sauter aussi bien la continuité de la droite que la continuité du rond, ce qu'il y a de reste, que ce soient une droite et un rond ou que ce soient deux droites, est tout à fait libre, ce qui est bien la définition du nœud borroméen.

En vous disant tout ça, j'ai le sentiment – je l'ai même noté dans mon texte – que le langage, c'est vraiment ce qui ne peut avancer qu'à se tordre et à s'enrouler, à se contourner d'une façon dont après tout je ne peux pas dire que je ne donne pas ici l'exemple. Il ne faut pas croire qu'à relever le gant pour lui, à marquer dans tout ce qui nous concerne à quel point nous en dépendons, il ne faut

pas croire que je fasse ça tellement de gaieté de cœur.
J'aimerais mieux que ce soit moins tortueux.

Il finit son petit passage, là, par quelque chose qui peut passer un peu inaperçue d'entendre que dans tout ce qui nous concerne :

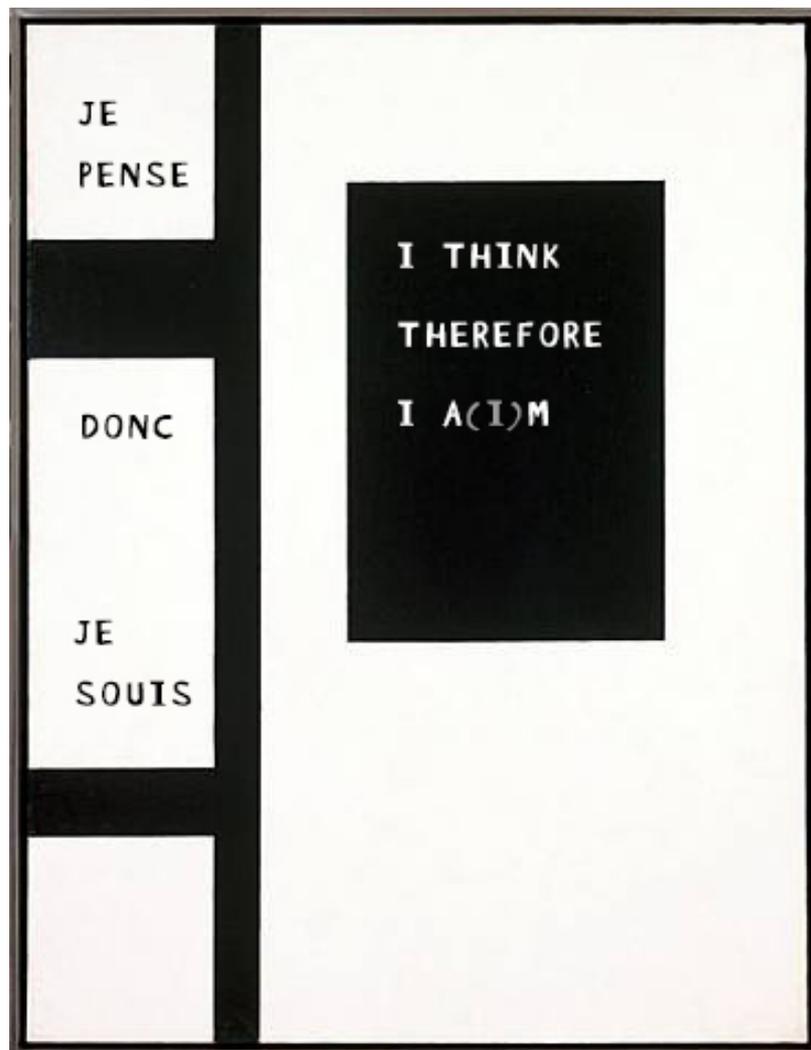
À quel point nous dépendons du langage



Donc là, comme on avait commencé sur le « *se jouit* d'introduction » et que juste avant on parlait de psychanalyse et philosophie, on revient justement sur ce qu'est **une lecture** pour Lacan :

Une lecture, c'est une interprétation.

Et il interprète le Cogito de Descartes « je pense donc je suis. »



Au lieu que ce soit quelque chose qui aille de soi, il en propose une interprétation et plus qu'une interprétation, il en fait **un Vel** c'est-à-dire :

un choix forcé

Un choix forcé qui va être celui de la sexuation entre :

⇨ *le « je pense »*

⇨ *et le « je suis »*

Le *je suis*, on a vu qu'il était impossible. Ça, c'est le premier enseignement de Lacan :

La jouissance est impossible à celui qui parle en tant que telle, mais il y a une possibilité de retrouver la jouissance par le « je parle ».

Donc à partir du « je parle » — qui est une occurrence du « je pense », c'est la même chose — donc « se jouit » et c'est là où il y a une possibilité d'interprétation, et à se tordre et à s'enrouler ; c'est justement parce que :

Seulement par la parole
s'activent les trois registres de
l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel.



Quand la parole se déploie, simultanément elle tourne sur elle-même et présente Imaginaire, Symbolique et Réel tout le temps, de telle manière que les nœuds apparaissent.

Donc effectivement la cure, la *talking cure*, la cure par la parole, c'est du domaine de :

l'interprétation psychanalytique



Qui est de savoir lire. Ça veut dire savoir entendre ce qui est dit. Lire, interpréter et entendre, sont considérés comme des synonymes pour Lacan.

Et donc *entendre*, c'est ce qu'il nous donne à faire à travers cette *Troisième*.

Voilà. Dans cette écoute-là, on revient sur :

⇒ **les discours,**

⇒ **la structure** : c'est de la structure même, grâce à la dimension logique qui est la sienne,

⇒ **la possibilité de réarticuler cette notion de sujet comme divisé**, ce qui n'est pas le cas pour le sujet de la philosophie, le sujet de la psychanalyse est un sujet divisé.

⇒ **la vérité**

⇒ **le semblant :**

Le signifiant est un semblant qui vient en lieu et place du Réel qui est inaccessible.

Ce réel-là n'est pas quelque chose auquel on puisse avoir accès si ce n'est après coup, en remontant une chaîne, c'est un procédé rétroactif.

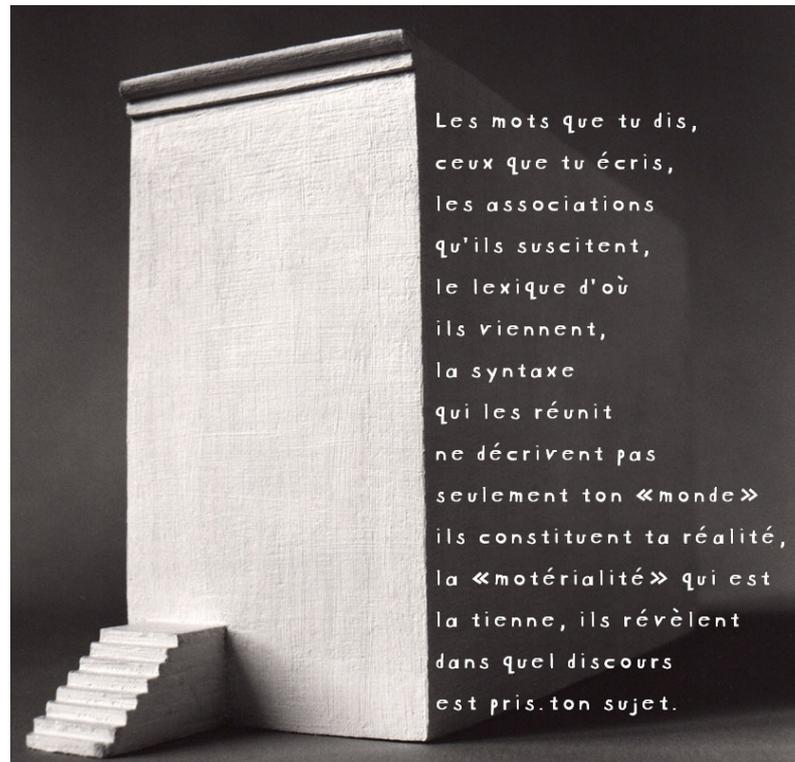
Dans la manière dont Lacan articule ces quatre discours, le **Discours de l'Analyste** n'est pas un discours qui en impose aux autres, mais c'est à partir de ce discours-là que peut se dévoiler **la structure des autres discours**. Par exemple, on peut situer aujourd'hui quel est le discours dans lequel notre société est en train de vivre, le discours dominant :

Le Discours Capitaliste,
qui est une excroissance du Discours Universitaire.

C'est le discours dans lequel nous sommes pris en tant que sujet.

Parce qu'il ne faut pas se leurrer trop, c'est-à-dire qu'on a l'idée que nous sommes chacun unique, etc., *en vérité notre sujet est pris dans le discours tout le temps*, c'est ça son truc de « à quel point nous en dépendons » et « je ne fais pas ça de gaieté de cœur ». Nous sommes pris quelque part et c'est là où le **parlêtre** justement — c'est peut-être intéressant de retrouver ce thème de parlêtre — :

Le parlêtre épuisera
cette insistance qui est la sienne.



C'est-à-dire qu'il y a un moment où les autres discours s'arrêtent, ils tournent en rond, alors que dans l'analyse il y a une possibilité justement de récupérer le sens par rapport au non-sens et non pas par rapport au sens commun.

Voilà, ce sont des notions un peu complexes mais normalement, par rapport aux épisodes précédents, on devrait faire la jonction.

Dans le Vel entre le « je pense » et le « je suis », Lacan oscille entre les deux, il commence par le « je pense » :

Là où je pense, je ne suis pas.



... ça, c'est dans *Les quatre concepts* et ensuite dans *La logique du fantasme*, qui n'est pas encore officiellement publiée. C'est « je suis », il choisit le « je suis », donc la jouissance, et :

Là où je suis, ça parle pour moi.

Donc il décentre et la manière de lire le « je pense, donc je suis », c'est de pouvoir le lire **de manière synchronique** comme des **antinomies** et c'est là où il faut retrouver, parce qu'on oppose facilement la psychanalyse avec la philosophie, mais il y a aussi tout le gain et l'intérêt de lecteurs particulièrement avisés comme Lacan de connaître parfaitement bien, par exemple, **les antinomies kantienne**s de *La raison pure* notamment, pour pouvoir grâce à cette interprétation-là, retrouver la voie du sujet.

Le sujet, c'est ce qui différencie vraiment la psychanalyse, c'est que le sujet dont on parle ce n'est justement pas la même chose, pour le dire très simplement. Et Lacan est aussi un très grand lecteur de Heidegger, un grand exégète, il a compris ce que voulait dire Heidegger. Heidegger par exemple, ce qui le caractérise est un concept qui s'appelle : **la Geworfenheit**.

C'est-à-dire le fait d'être déjeté.

On peut dire que :

⇨ Dans une première perception de l'être au monde, en fait, **l'être humain n'est pas de ce monde** ; c'est-à-dire qu'au fond, il est là pour souffrir, etc., c'est tout le fond de commerce de la religion. Il est en exil sur cette terre, etc. ;

⇨ Marx a une position opposée à celle-là, c'est-à-dire que pour lui, **la terre doit être le lieu même d'habitation de l'homme, il est chez lui**. il doit être chez lui sur cette terre.

Et, entre ces deux positions, c'est-à-dire :

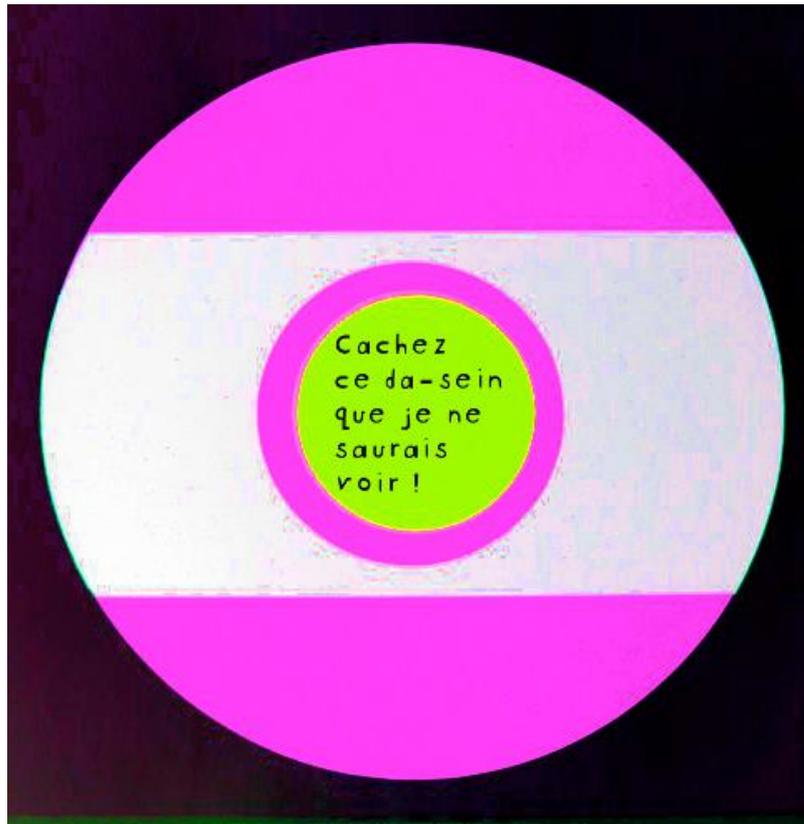
⇨ **L'orientation théologique** de départ ;

⇨ et ensuite, **la position matérialiste** comme lui oppose Marx ;

... il y a en une troisième :

⇨ **La position de Heidegger** et sa **Geworfenheit** — et c'est là où on introduit le *Dasein* parce qu'il va reprendre le *Dasein* qui existe déjà chez Kant, mais là, il le reprend en l'occurrence chez Heidegger — qui est celle de :

l'être déjeté



La Geworfenheit c'est que l'être est disjoint, il n'est jamais chez lui quelque part. Sa position originelle constitutive c'est d'être déplacée, décalée, déjetée.

Donc, à partir de là, le sujet du signifiant lacanien vient s'inscrire là-dessus parce qu'il est toujours entre deux signifiants, il n'est jamais directement représenté par le signifiant puisqu'il est représenté par un signifiant POUR un autre signifiant qui ne le représente pas.

Donc, il est toujours entre-deux :

Le sujet n'est jamais vraiment incarné.

C'est ça la difficulté de comprendre le sujet lacanien, le sujet de la psychanalyse, et ce en quoi justement ça nous force à revenir à une **inversion logique** :

Le sujet lacanien ne parle pas à proprement parlé,
le sujet du signifiant est parlé
et c'est par là qu'il s'appréhende.



La différence fondamentale est là. Mais effectivement, par rapport à la lecture philosophique, *la philosophie se trouve coincée entre le symptôme et le fantasme*, impasse dont Lacan revient grâce à son objet petit *a* qui est l'objet répondant du sujet puisque :

L'objet petit a ce n'est rien d'autre,
au fond, que l'ombre même du sujet
dans le monde des objets.



Il peut être représenté n'importe où, mais il n'existe nulle part.

Le sujet ne peut pas se rencontrer lui-même en terme d'objet puisque logiquement le sujet dans sa définition minimale qu'en donne Lacan, c'est ce qui n'est pas objet, c'est ce qui n'est jamais objet.

Donc dès qu'on fait du sujet l'objet d'une quête, l'objet d'une enquête, comme on le fait maintenant, en fait, on en fait un objet. La difficulté c'est qu'il échappe tout le temps à cette dimension-là, puisqu'il n'est jamais objet par définition même.

L'articulation de la philosophie et de la psychanalyse tient essentiellement à cette notion du sujet, **sujet du signifiant**, **sujet de l'inconscient**, c'est là où il y a vraiment une différence entre :

⇨ **la philosophie prélacanienne** jusqu'à Heidegger y compris ;

⇨ et les philosophes qui sont capables de prendre en compte **l'anti-philosophie de Lacan** qui repose sur cette approche du sujet lui-même, sujet du signifiant.



Comme la langue pense, on ne peut pas se contenter de *daseiner*, c'est-à-dire *d'être là*. Dans sa définition même, *dasein*, *être là* c'est l'inverse du sujet, qui n'est jamais là, il ne peut jamais être là, donc :

Ce qu'on demande à un analysant, c'est de ne pas être là, de convoquer son sujet à venir, qui ne peut jamais venir, mais la chose est lancée...



À propos de :

La logique

il y a deux mots en grec : *muthos* et *logos*.

⇨ Le **logos** qui fonde la logique vient s'opposer au *muthos*,

⇨ c'est-à-dire que le *muthos* se transforme en *logos* ; on rentre dans le monde grec à partir de ce moment-là, l'essence de la tragédie grecque, Nietzsche, c'est ça.

Lacan n'est pas sans savoir puisque lui-même a besoin d'un mythe — puisque tu cites le mythe de père primordial de Freud —, c'est-à-dire que :

La logique elle-même est trouée.

Elle ne se tient pas toute seule, il lui faut un bout de mythe pour raccorder les bouts, sinon ça ne marche pas. Donc c'est le mythe après-coup qui vient, du père primordial freudien et pour Lacan c'est le mythe de la lamelle.

Il y a besoin de raconter une histoire qui vient boucler quelque chose qui ne tient pas en soi, c'est à dire :

L'inconsistance de la logique elle-même.



C'est en cela que le Symbolique n'est pas forcément un cercle contrairement à l'Imaginaire parce que l'imaginaire comble tous les trous.

Ça vient boucler comme une fermeture sur un collier qui n'est pas de la même nature qui vient fermer le truc mais c'est du mythe ce n'est pas de la logique, ce n'est pas un arsenal conceptuel, ce n'est pas du même ordre, c'est-à-dire des articulations conceptuelles parfaitement articulées entre elles comme les a mises en place Lacan, là il raconte une histoire, imaginez qui se glisse sous la porte comme une amide, etc., voilà ça c'est **le mythe de la lamelle**.

Par exemple, un penseur comme Schelling justement, on voit qu'il a éprouvé lui ça, en faisant trois versions des origines du monde, les *Weltalter*. C'est-à-dire que par ses spéculations théologiques, il arrive jusqu'à une chose que reprend Lacan, c'est-à-dire :

L'insondable décision de l'être.

Le choix inconscient du sujet qui se choisit lui-même, il a dans une propension à déployer une logique tellement puissante, il va très très loin avec des jeux logiques ; ce qu'était Dieu avant d'être Dieu lui-même par exemple, il en fait trois versions, il n'y arrive pas. Mais en fait, les *Weltalter* consistent dans ces trois échecs qui en font une sorte de tout raté qui montre justement que la logique elle-même est trouée. Ça, c'est une manière aussi de dire **pas-tout** et de réintroduire le Réel lacanien, c'est comme ça que je l'entends.

